

TOME 79 – Fascicule 4
Décembre 2020

LATOMUS

REVUE D'ÉTUDES LATINES



Publiée par la Société d'études latines
de Bruxelles – Latomus

2003-32 (S. 464-465). Mittlerweile könnten noch Lucas Guillaud, *Militaria à Lugdunum*, Diss. Lyon 2017, S. 281-287 und Patrick Boivin, *Les traités grecs et romains de poliorcétique*, Diss. Nantes 2018 genannt werden. Noch ein Wort zu der Doppelfassung des Textes, der (mit Ausnahme des lateinischen Zitats S. 13) durchgehend in niederländischer und englischer Sprache geboten wird. Ob ein solches Vorgehen grundsätzlich sinnvoll ist oder ob so Bücher unnötig umfangreicher und teurer gemacht werden, wäre an anderer Stelle zu diskutieren. Wichtig ist, dass der Leser sich darauf verlassen kann, ohne Verlust nur eine der beiden Fassungen zu konsultieren. Zwar ist die englische Übersetzung gut lesbar und korrekt, aber es fiel auf, dass wiederholt kleinere Textbestandteile nur in einer Fassung vorhanden sind. Diese Fehlstellen treten meist in der englischen Fassung auf (etwa der Kontext der Passage aus Caesar S. 10, Absatz 2; die Jahreszahl S. 11, Absatz 6; das lateinische Zitat S. 37, Absatz 1 gegenüber dem S. 36, Absatz 7), aber gelegentlich ist auch die niederländische Fassung betroffen (S. 119; S. 135). Wesentliche Informationen scheinen, soweit ich sehe, nicht übermäßig oft zu fehlen (so etwa S. 10; S. 31, Nr. 3-4; S. 32; S. 64; S. 65), aber man sieht sich gezwungen, stets zwei Texte im Einzelnen miteinander zu vergleichen, wo die bloße Lektüre von nur einem ausreichen sollte. Nochmals umständlicher wird das dadurch, dass gelegentlich, obwohl ausreichend Platz gewesen wäre, der Text einer Fassung auf der nächsten Seite fortgesetzt wird, wohingegen derjenige der anderen die Seite nicht wechselt (etwa S. 11-12 und S. 110-111). Druckfehler sind selten. Ich notiere hier, was nicht auf dem Beiblatt erfasst ist: S. 9, Absatz 3 „seite“ (statt page); S. 136, Anm. 15 „bemerkungen“ (Bemerkungen); bei der Zitation von Aufsätzen fehlen manchmal die Seitenangaben (S. 3; S. 7; S. 8, Anm. 1). Nachdem ich nun einige Kritikpunkte vorbringen musste, soll nicht verschwiegen werden, dass ich Cherrettés Buch für einen anregenden und vielversprechenden Ansatz halte, der für einen bislang stark vernachlässigten Aspekt der Erforschung des Ammianus wesentliche Impulse bieten kann. Eine erneute Überprüfung und Erweiterung dieser Studien, die auch die literaturwissenschaftliche Seite nicht ganz vernachlässigt und die Ergebnisse in einer vorzeigbaren Form präsentiert, wäre daher sehr zu wünschen.

Raphael BRENDDEL.

Andrea CUCCHIARELLI, *Orazio. Epistole I. Introduzione, traduzione e commento*, Pisa, Edizioni della Normale, 2019 (Syllabus, 2), 24 × 15 cm, 625 p., 30 €, ISBN 978-88-7642-632-2.

Andrea Cucchiarelli est déjà l'auteur d'un commentaire au livre I des *Épîtres* (*Orazio. L'esperienza delle cose* (Epistole, Libro I), Venise, 2015), ouvrage concis, efficace et destiné à un public large, comme le veut la collection « Letteratura universale Marsilio ». Aux éditions de la Normale, c'est un ample commentaire de 625 pages, riche et érudit, qu'il publie. Il ne se contente pas d'actualiser les ouvrages de R. Mayer (*Horace: Epistles, Book I*, Cambridge, 1994) et P. Fedeli (*Q. Orazio Flacco. Le Opere*, II.4, *Le Epistole, L'Arte Poetica, commento*, Rome, 1997), mais offre une lecture renouvelée de l'œuvre, qui se déploie à la fois dans l'introduction et dans le commentaire. Dans l'introduction (p. 5-94), A. Cucchiarelli fournit au lecteur toutes les informations essentielles à la compréhension du recueil et prend soin de le situer dans l'œuvre d'Horace (p. 5-9) et dans le paysage littéraire latin (comme le premier recueil de lettres en vers, p. 10-11). Il revient sur les principaux débats qui ont animé et animent encore la critique, adoptant chaque fois une position argumentée et nuancée. Ainsi, il n'exclut pas que certaines lettres soient rattachées à de véritables occasions, mais considère à juste titre qu'elles doivent être lues avant tout comme des poèmes qui ont la spécificité de prendre la forme d'une lettre (p. 10-14). Au-delà des marqueurs

épistolaires généralement retenus, il suggère de rattacher à l'« épistolarité » l'ambiguïté de certains vers (*Epist.* 1.8.2), voulue par le poète comme le signe d'une communication privée qui échappe en partie aux destinataires externes (p. 15). Comme l'indique d'emblée le sous-titre de l'introduction (« Ancora esametri: con le *Epistole* Orazio torna al *sermo* »), il réévalue également la proximité des *Satires* et des *Épîtres*, souvent notée par la critique (p. 8-10). Il recense tout ce qui unit les deux recueils (notamment un certain rapport à l'innovation poétique, avec une intéressante remarque sur le fait qu'une satire de Lucilius, fr. 181-183 M., avait la forme d'une épître). Il souligne que plusieurs éléments contribuent à gommer la forme épistolaire des épîtres, et donc à les rapprocher des satires : l'absence de référence à la matérialité de la lettre, comme on en trouve par exemple dans la correspondance de Cicéron ; le fait qu'à l'adresse au destinataire nommé succède souvent un discours qui vise plus largement les lecteurs externes. Mais pour bien comprendre le sens de ce retour au *sermo*, c'est dans l'ensemble de l'œuvre d'Horace qu'il faut replacer les *Épîtres*. A. Cucchiarelli refuse à juste titre d'expliquer la différence de style qui les sépare des *Satires* à la lumière d'une évolution organique de la langue d'Horace : si le *sermo* des *Épîtres* se caractérise par une plus grande sobriété et une plus grande régularité, ce n'est pas parce que le style d'Horace est devenu plus pur avec le temps ; c'est que, dans les *Épîtres* comme dans les *Satires*, mais aussi dans les *Épodes* ou les *Odes*, le poète fait du style un outil de l'autoreprésentation, un élément de l'image qu'il souhaite donner de lui-même à ce moment particulier de sa vie et de son œuvre (p. 83-88). Mais c'est à la philosophie dans les *Épîtres* qu'A. Cucchiarelli consacre la plus grande partie de son introduction (p. 32-81) et il a tout à fait raison de le faire. Comme il le rappelle, Horace lui-même place les *Épîtres* sous le signe de la recherche du vrai et du bien (*Epist.* 1.1.11). Or si la critique reconnaît unanimement l'importance du substrat philosophique dans le recueil, elle peine souvent à en repérer la présence effective, notamment parce qu'Horace recourt rarement à des philosophèmes clairement identifiables et ne cite finalement qu'un seul philosophe dans le livre I, Aristippe, c'est-à-dire un philosophe dont l'école avait vraisemblablement cessé d'être active depuis plusieurs siècles (p. 28). C'est sans doute pourquoi le témoignage des vers 43-45 de l'épître 2.2 est rarement pris au sérieux par les spécialistes, même si la tendance est en train de s'inverser (voir D. Sedley, *Horace's Socraticae chartae* (*Ars poetica* 295-322), in *MD* 72, 2014, p. 97-120 et C. Lévy, *Others followers of Antiochus*, in D. Sedley, ed., *The Philosophy of Antiochus*, Cambridge, 2012, p. 290-306, cités par A. Cucchiarelli, auxquels on pourrait ajouter R. K. Gibson, *Excess and Restraint: Propertius, Horace and Ovid's Ars Amatoria*, Londres, 2007, p. 130-147, D. Feeney, *Ovid's Ciceronian Literary History: End-Career Chronology and Autobiography*, *UCL Housman Lecture*, 2014, p. 2-3 et B. Delignon, *La morale de l'amour dans les Odes d'Horace. Poésie, philosophie, politique*, Paris, 2019, p. 11-138). Sur un dossier difficile, qui commence à intéresser la critique et qui est particulièrement important s'agissant des *Épîtres*, A. Cucchiarelli offre des pages magistrales et très stimulantes. Il ne cherche évidemment pas à faire d'Horace le sectateur d'une école philosophique bien précise, mais il ne se réfugie pas pour autant derrière la notion d'éclectisme qui a longtemps prévalu. Il montre que, beaucoup plus profondément, Horace partage avec l'Académie un mode de pensée et une certaine démarche dans la quête du vrai et du bien. Si l'Académie constitue une matrice pour Horace, c'est qu'elle a toujours refusé le dogmatisme, qu'il s'agisse de l'Académie historique, qui se fixe pour objectif la recherche incessante du vrai, ou de l'Académie d'Antiochus, qui tente de rapprocher les platoniciens et les stoïciens (p. 38-39). Les *Épîtres* ont vocation, plus que tout autre recueil d'Horace, à accueillir la pensée de l'Académie et les pages d'A. Cucchiarelli sur

ce point sont lumineuses (p. 64-72). Pour les aristocrates romains auxquels s'adresse le poète dans ses lettres, la philosophie est en effet inséparable de l'action pratique et politique et le platonisme que Cicéron a contribué à divulguer à Rome, combiné au stoïcisme modéré de Panétius, a tout pour les séduire. Brutus, qui s'est formé à la doctrine de l'Académie à Athènes tout en réunissant une armée républicaine, peut incarner cette philosophie pratique et politique (p. 61-63) et A. Cucchiarelli note qu'Horace lui rend par deux fois un discret hommage, dans la satire 1.7 et dans l'ode 2.7 (p. 63). L'hommage de la satire 1.7 est en réalité plus ambigu que celui de l'ode 2.7, sans doute parce qu'au moment où Horace compose les *Satires*, il se doit d'afficher une certaine distance vis-à-vis de son engagement à Philippes. Quoi qu'il en soit, à l'époque des *Épîtres*, ce passé est lointain et Brutus peut effectivement incarner un exemple de philosophie pratique stoïco-platonicienne. Les pages qu'A. Cucchiarelli consacre à l'Académie dans les *Épîtres* ouvrent de nouvelles perspectives et le commentaire qui suit fait à plusieurs reprises la preuve de leur validité et de leur fécondité. L'introduction se termine par une histoire du texte, brève mais efficace. A. Cucchiarelli s'appuie sur l'édition de P. Fedeli pour l'apparat critique, qu'il choisit de réduire à l'essentiel, c'est-à-dire aux leçons qui engagent le sens, et sur l'édition de S. Borzsák pour l'établissement du texte. Il donne la liste des variantes qu'il introduit (p. 94) et il les justifie systématiquement dans le commentaire (*ad loc.*). Contrairement à S. Borzsák, A. Cucchiarelli considère notamment que le vers 56 de l'épître 1, qui reprend le vers 74 de la satire 1.6, est interpolé parce que le *loculus* et la *tabulam* (la boîte et la tablette à écrire), outils des écoliers, ne conviennent ni aux *iuvenes* ni aux *senes* dont il est question (p. 195). Même s'il a certainement raison, la proposition de F. Villeneuve, qui fait des *loculi* et de la *tabula* les attributs des banquiers installés sous le passage de Janus, aurait mérité examen (Horace, *Épîtres*, Paris, 1934, p. 39 n. 1). Pour la traduction du texte latin, A. Cucchiarelli ne sacrifie pas à la tendance actuelle qui consiste à restituer le caractère poétique du texte latin en ayant recours à des vers libres. Mais on ne doit pas le regretter : la traduction en prose convient parfaitement au *sermo* horatien et celle qui nous est offerte ici, élégante et fluide, rend tout à fait justice au style du poète dans les *Épîtres*. Le commentaire de chaque lettre est précédé d'une présentation qui ne se réduit pas à un résumé, mais se présente d'emblée comme une interprétation. Et c'est bien la volonté d'élucider le texte, dans ses détails, mais aussi dans sa structure, ses mouvements et son sens général, qui anime A. Cucchiarelli : son commentaire, qui se signale par une extrême érudition, ne cesse jamais d'être une lecture d'Horace. Ainsi, en parfaite cohérence avec son introduction, il met en lumière la manière dont les *Épîtres* dialoguent avec les autres œuvres d'Horace, dont il est très bon connaisseur : la comparaison avec le gladiateur dans l'adresse au *patronus* qui ouvre le recueil rappelle la satire 2.6.44 et l'intérêt de Mécène pour ce type de combats (p. 174) ; le choix de l'ophtalmie pour filer la métaphore de la maladie de l'âme (*Epist.* 1.1.29, *lippus*) fait écho à la satire 1.5.30-1, où l'ophtalmie dont le poète était atteint a également un sens symbolique (p. 187) ; dans l'épître 5, la valeur métapoétique et philosophique de l'invitation au banquet renvoie à l'épilogue du livre 1 des *Odes* (p. 263). A. Cucchiarelli met également à l'épreuve du détail du texte son exposé introductif sur la place de la philosophie : l'épître 1 est rapprochée du *Protrep-tique* d'Aristote et du témoignage de Suétone, qui attribue à Auguste un ouvrage intitulé *Hortationes ad philosophiam* (Suet., *Aug.* 85.1) ; le rôle important d'Aristippe, tenant d'une morale pratique, est mis en lumière dans le commentaire aux épîtres 1 et 17 (p. 183, 460) ; pour éclairer l'épître 18, sont convoqués l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote (p. 475), le *Peri parrhesias* de Philodème et les *Caractères* de Théophraste (p. 476). Le commentaire est aussi l'occasion de préciser les principes qui régissent l'organisation

du recueil. A. Cucchiarelli analyse la valeur programmatique de la première épître, en s'appuyant notamment sur l'ironie et l'expression d'une forme de détachement du poète, qui posent d'emblée un refus du dogmatisme que l'on retrouvera dans tout le livre I (p. 172). Il montre que le recueil est structuré par de multiples échos entre les lettres : par exemple, l'épître 7 est reliée à l'épître 1 par le thème de l'indépendance du poète et aux épîtres 9 et 17 par le thème de la relation clientélaire. Les articulations entre les poèmes qui se suivent sont également soigneusement ménagées par Horace : la fin de l'épître 16, sur les revers de fortune et le détachement avec lequel le sage doit les accueillir, introduit parfaitement l'épître 17 (p. 460) ; la conclusion de l'épître 4, avec l'image du poète en *Epicuri de grege porcum*, prépare très bien l'invitation au banquet de l'épître 5 (p. 262). On retrouve dans l'épître 10 de nombreux thèmes particulièrement importants dans le recueil, ce qui justifie pleinement sa place, au centre du livre (p. 346). A. Cucchiarelli introduit également, par le biais du commentaire, certaines considérations qui n'ont pas trouvé leur place dans l'introduction. Il note l'importance de la rhétorique dans plusieurs épîtres (p. 172, 211-212 par exemple). Il développe son analyse de la fonction parénétiq ue du recueil : Horace, lorsqu'il adresse des conseils à ses jeunes destinataires, prend grand soin d'éviter là aussi le dogmatisme et le paternalisme (p. 209) ; derrière ses leçons de sagesse, il cherche plus largement à peindre une jeune élite engagée dans la vie pratique et politique aussi bien que dans la vie littéraire et à définir un *uir bonus* qui doit beaucoup à Cicéron (p. 237). On le voit, l'intérêt d'A. Cucchiarelli pour l'épître en tant qu'objet littéraire ne l'empêche pas de prendre en compte la réalité socio-historique du destinataire : Horace s'adresse à des jeunes gens qui appartiennent à l'élite romaine, une partie au moins faisant partie de l'entourage de Tibère, et qu'il présente comme les plus prometteurs de leur génération. Dans ce contexte, on est tenté de se demander si l'art d'être client de l'épître 17 n'est pas avant tout un art d'être client du Prince ou du futur Prince. A. Cucchiarelli a raison d'éclairer la mise en scène d'Aristippe à la lumière de Diogène Laërce 2.66 (p. 466). Mais il faut se souvenir que le paragraphe qui suit immédiatement (Diogène Laërce 2.67) fait de lui l'incarnation du courtisan prêt à tout, y compris à ce que le tyran Denys lui crache à la figure. Le philosophe pourrait-il avoir une double fonction dans l'épître 1.17 ? Il représente certes une morale pratique qui tient compte du rôle social de chacun pour définir le bien (avec un lexique très cicéronien). Mais Horace le convoque peut-être également comme figure du courtisan pour inviter le jeune ambitieux auquel il s'adresse à se préparer aux revers de fortune qui guettent tous ceux qui vivent dans l'entourage des puissants, dans une épître où il est précisément question de la *fortuna*. La tradition des mémorables prête en tout cas à Aristippe un visage aux multiples facettes et l'on peut s'interroger sur la réception qu'en fait Horace. La bibliographie qui suit le commentaire (p. 545-568) est très complète. On signalera seulement un ancien article de Pierre Grimal (*La philosophie d'Horace au premier livre des Épîtres*, in *VL* 72, 1978, p. 2-10) qui recense l'ensemble des allusions philosophiques de l'épître 18 et qu'il aurait pu être intéressant de discuter. On appréciera tout particulièrement le classement des références bibliographiques par épître (p. 569-574), qui constitue un outil précieux. Quatre *indices* (*rerum, nominum, uerborum* et *locorum*) complètent l'ouvrage et en facilitent grandement l'utilisation. De haute tenue scientifique, le commentaire au livre I des *Épîtres* que nous offre Andrea Cucchiarelli élucide les moindres détails du texte, tout en proposant une lecture de l'œuvre particulièrement riche. Il ne fait absolument aucun doute qu'il s'imposera très vite comme un ouvrage de référence pour tous les spécialistes d'Horace.

Bénédict e DELIGNON.